

“ Par la divine munificence de Celui qui seul donne l'esprit de science, de sagesse et l'intelligence, et qui, dans le cours des âges et selon les besoins, ne cesse d'enrichir son Eglise de nouveaux bienfaits, de la munir de défenses nouvelles, nos ancêtres, hommes de science profonde, créèrent la théologie scolastique. Mais ce furent surtout deux glorieux docteurs, l'angélique saint Thomas et le sérénissime saint Bonaventure; tous deux professeurs illustres en cette faculté... qui, par leur talent incomparable, leur zèle assidu, leurs grands travaux et leurs veilles, cultivèrent cette science, l'enrichirent et la légèrent à leurs descendants, disposés dans un ordre parfait, éclaircie par de brillants et nombreux développements.

“ Et certes, la connaissance et l'habitude d'une science aussi salutaire, qui découle de la source très-féconde des Saintes-Ecritures, des Souverains-Pontifes, des saints Pères et des Conciles, a dû en tous temps être d'un très-grand avantage à l'Eglise, soit pour comprendre sainement et bien interpréter les Ecritures, soit pour lire et expliquer les Pères plus sûrement et plus utilement, soit pour démasquer et réfuter les erreurs variées et les hérésies : mais en ces derniers jours, qui nous ont amenés ces temps critiques prédits par l'Apôtre, et dans lesquels des hommes blasphemateurs, orgueilleux, séducteurs, progressent dans le mal, errant eux-mêmes et induisant en erreur les autres, à coup sûr, pour confirmer les dogmes de la foi catholique et réfuter les hérésies, la science dont nous parlons est plus que jamais nécessaire.

Cet éloge, bien qu'il ne paraisse comprendre, que la théologie scolastique, s'applique cependant avec évidence à la philosophie elle-même. En effet, les qualités éminentes qui rendent la théologie scolastique si formidable aux ennemis de la vérité, à savoir, comme ajoute le même Pontife, “ cette cohésion étroite et parfaite des effets et des causes, cet ordre et cette symétrie, semblables à ceux d'une armée en bataille, ces déficiences et distinctions lumineuses, cette solidité d'argumentation et cette subtilité de controverse, toutes choses par lesquelles la lumière est séparée des ténèbres, le vrai distingué du faux, et les mensonges de l'hérésie, dépouillés du prestige et des fictions qui les enveloppent, découverts et mis à nu, ” toutes ces brillantes et admirables qualités, disons-le, sont dues uniquement au bon usage de la philosophie, que les docteurs scolastiques avaient pris généralement la sage coutume d'adopter, même dans les controverses théologiques.

En outre, comme le caractère propre et distinctif des théologiens scolastiques est d'unir entre elles, par le nœud le plus étroit, la science humaine et la science divine, la théologie, dans laquelle ils excellèrent, n'aurait certainement pu acquérir autant d'honneur et d'estime dans l'opinion des hommes, si ses docteurs n'eussent employé qu'une philosophie incomplète et tronquée ou superficielle.

Mais, entre tous les docteurs scolastiques, brille d'un éclat sans pareil leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, pour avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous Thomas recueilli leurs doctrines, comme les membres dispersés d'un même corps ; il les réunit, les c'assa dans un ordre admirable, et les enrichit tellement, qu'on le considère à juste titre comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Eglise.

D'un esprit souple et puissant, d'une mémoire facile et sûre, d'une intégrité parfaite de mœurs, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, riche de science divine et humaine, justement comparé au soleil, il réchauffa la terre par le rayonnement de ses vertus, et la remplit de la splendeur de sa doctrine. Il n'est aucune partie de la philosophie qu'il n'ait traitée avec autant de pénétration que de solidité, les lois du raisonnement, Dieu et les substances incorporelles, l'homme et les autres créatures sensibles, les actes humains et leurs principes, font tour à tour l'objet des thèses qu'il soutient, et dans lesquelles rien ne manque, ni l'abondante moisson des recherches, ni l'harmonieuse ordonnance des parties, ni l'excellence de la méthode, ni la solidité des principes ou la force des arguments, ni la clarté du style ou la propriété de l'expression, ni la souplesse à résoudre les points les plus obscurs.

Ajoutons à cela que le Docteur angélique a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes mêmes des choses, qui, pour l'ampleur qu'ils possèdent et les vérités innombrables qu'ils contiennent en germe, fournissent aux maîtres des âges postérieurs une ample matière à des développements fructueux, se produisant en leur temps. En employant, comme il l'a fait, ce même procédé dans la réfutation des erreurs, le grand docteur est arrivé à ce double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne cesseront pas de surgir dans l'avenir.—De plus, en même temps qu'il distingue parfaitement, ainsi qu'il convient, la raison d'avec la foi, il les unit toutes deux par les liens d'une mutuelle amitié : il conserve ainsi à chacune ses droits, il sauvegarde sa dignité, de telle sorte que la raison, portée sur les ailes de Thomas jusqu'au faite de la nature humaine, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus nombreux ou plus puissants que ceux que Thomas lui fournit.

C'est pourquoi l'on a vu, surtout dans les siècles précédents, des hommes très doctes et du plus grand renom en théologie comme en philosophie, après avoir recherché avec une incroyable avidité les œuvres immortelles du grand docteur, se livrer tout entiers, nous ne dirons pas à cultiver son angélique sagesse, mais à s'en nourrir et à s'en pénétrer.

—On sait que presque tous les fondateurs et législateurs des Ordres religieux ont ordonné à leurs confrères d'étudier la doctrine de saint Thomas, et de s'y tenir religieusement, et qu'ils ont pourvu d'avance à ce qu'il ne fût permis à aucun d'eux de s'écarter impunément, ne fût-ce que sur le moindre point, des ventilles d'un si grand homme. Sans parler de la famille Dominicaine, qui revendique cet illustre maître comme une gloire qui lui appartient en propre, les Bénédictins, les Carmes, les Augustins, la Société de Jésus, et plusieurs autres Ordres religieux sont soumis à cette loi, ainsi qu'en témoignent leurs statuts respectifs.

Et ici c'est vraiment avec volupté que l'esprit s'envole vers ces Ecoles et ces Académies célèbres et jadis florissantes, de Paris, de Salamanque, d'Alcala, de Douai, de Toulouse, de Louvain, de Padoue, de Boulogne, de Naples, de Coïmbre, et d'autres en grand nombre. Personne n'ignore que la gloire de ces Académies crût en quelque sorte, avec l'âge, et que les consultations qu'on leur demandait, dans les affaires les plus importantes, jouirent partout d'une grande autorité. Or, on sait aussi que, dans ces nobles asiles de la sagesse humaine, Thomas régnait en prince, comme dans son propre empire, et que tous les esprits, tant des maîtres que des auditeurs, se reposaient uniquement et dans une admirable concorde, sur l'enseignement et l'autorité du Docteur angélique.

Il y a plus encore : les Pontifes romains, nos prédécesseurs ont honoré la sagesse de Thomas d'Aquin des éloges les plus spéciaux, et et des attestations les plus amples. Clément VI, Nicolas V, Benoît XIII, d'autres encore témoignent de l'éclat que son admirable doctrine donne à l'Eglise universelle. Saint Pie V (39) reconnaît que cette doctrine dissipe les hérésies, après les avoir confondues et réfutées, et que chaque jour elle délivre le monde entier d'erreurs pestilentielles; d'autres avec Clément XI affirment que des biens abondants ont découlé de ses écrits sur l'Eglise universelle, et qu'on doit à sa personne les honneurs et le culte que l'Eglise rend à ses plus grands docteurs, Grégoire, Ambroise, Augustin et Jérôme; d'autres enfin n'ont pas hésité à proposer saint Thomas aux Académies et aux grandes Ecoles comme un modèle et un maître qu'elles pouvaient suivre d'un pas assuré.

Et, à ce propos, les paroles du bienheureux Urbain V à l'Académie de Toulouse méritent d'être rappelées ici : “ Nous voulons, et par la teneur des présentes, Nous enjoignons que vous suiviez la doctrine du bienheureux Thomas comme étant véritable et catholique, et que, de toutes vos forces, vous vous appliquiez à la développer.” A l'exemple d'Urbain V, Innocent XII impose les mêmes prescriptions à l'université de Louvain, et Benoît XIV au collège dionysien de Grenade. Pour mettre le comble à ces éloges des Pontifes suprêmes sur saint Thomas d'Aquin. Nous ajouterons ce témoignage d'Innocent VI : “ La doctrine de Saint Thomas a sur toutes les autres, la doctrine canonique exceptée, la propriété des termes, la mesure dans l'expression, la vérité des propositions, de telle sorte que ceux qui la suivent ne sont jamais surpris hors du sentier de la vérité, et que quiconque la combat a toujours été suspect d'erreur.”

A leur tour, les Conciles œcuméniques, dans lesquels brille la fleur de sagesse cueillie de toute la terre, se sont appliqués en tout temps à rendre à Thomas d'Aquin des hommages spéciaux. Dans les Conciles de Lyon, de Vienne, de Florence, du Vatican, on eût cru voir saint Thomas prendre part, présider même, en quelque sorte, aux délibérations et aux décrets des Pères et combattre, avec une vigueur indomptable et avec le plus heureux succès, les erreurs des Grecs, des hérétiques et des rationalistes.—Mais le plus grand honneur rendu à saint Thomas, réservé à lui seul, et qu'il ne partage avec aucun des docteurs catholiques, lui vint des Pères du Concile de Trente, quand ils voulurent qu'au milieu de la sainte assemblée, avec le livre des divines Ecritures et les décrets des Pontifes suprêmes, sur l'autel même, la *Somme* de Thomas d'Aquin fut déposée ouverte, pour pouvoir y puiser des conseils, des raisons, des oracles.

Enfin une dernière palme semble avoir été réservée à cet homme incomparable ; il a su arracher aux ennemis eux-mêmes du nom catholique le tribut de leurs hommages, de leurs éloges, de leur admiration. On sait, en effet, que, parmi les chefs des partis hérétiques, il y en eut qui déclarèrent hautement, qu'une fois la doctrine de saint Thomas d'Aquin supprimée, ils se faisaient forts “ d'engager une lutte victorieuse ” avec tous les docteurs catholiques, “ d'anéantir l'Eglise ”.—L'espérance était vaine, mais le témoignage ne l'est point.

Les choses étant ainsi, Vénérables Frères, toutes les fois que nos regards se portent sur la bonté, la force et l'indéniable utilité de cette science philosophique, tant aimée de nos pères, Nous jugeons que c'a été une témérité de ne l'avoir continué, ni en tous temps, ni en tous lieux, à lui rendre l'honneur qu'elle mérite ; surtout lorsque la philosophie scolastique avait en sa faveur et un long usage et le jugement d'hommes éminents, et, ce qui est capital, le suffrage de l'Eglise. A la place de la doctrine ancienne, une certaine méthode nouvelle de philosophie s'est introduite çà et là, qui n'a point porté les fruits désirables et salutaires que l'Eglise et la société civile elle-même eussent souhaités.

Sous l'impulsion des novateurs du seizième siècle, on se prit à philosopher sans aucun égard pour la foi, avec pleine licence de laisser aller sa pensée selon son caprice et son génie. Il en résulta tout naturellement que les systèmes de philosophie se multiplièrent outre mesure, et que ces opinions diverses, contradictoires se firent jour même sur les objets